

Chateaubriand et les salons

Gemma ÁLVAREZ ORDÓÑEZ

Universidad de León

Real, E.; Jiménez, D.; Pujante, D. y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 175-185, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

Les salons littéraires ont une longue histoire; ses prédécesseurs remontent à un passé beaucoup plus lointain que sa terminologie. Le mot « salon », n'est décelable dans la langue française qu'à partir de 1664 et désigna d'abord la salle de réception d'un château, c'était donc un concept purement spatial.

Ce n'est qu'en 1807, dans *Corinne* de Mme de Staël, que le terme de salon est utilisé sans complément dans le sens de salon de conversation, par lequel nous désignons aujourd'hui, les salons littéraires du passé.

Mais qu'est-ce, en fait, qu'un salon ?

Dans le sens le plus large du terme, le salon représente une forme de réunions sans objectif et sans contrainte dont le point de cristallisation est une femme. Les invités qui s'y rencontrent régulièrement à jour fixe, sans y avoir été expressément conviés, ceux qu'on appelle les habitués, ont entre eux des relations cordiales. Ils appartiennent à divers milieux et couches sociales. La conversation sur des sujets littéraires, philosophiques ou politiques les réunit.

Par exemple, au XIX^{ème} siècle, après les guerres napoléoniennes, on s'oriente vers des sujets immédiatement politiques. Toutefois, même alors, l'élément artistique, le jeu langagier à la recherche d'une formulation choisie, faisait toujours partie des constantes de la vie de salon. Toute dame qui se respectait fondait un salon. La parfaitement bonne compagnie était un idéal de ce temps où l'art de cour était tout bonnement détrôné par l'art de société. On se rendait donc, entre dix-huit et vingt heures, si bien que la conversation entre les habitués ne s'interrompait jamais.

Le décor a toujours, dans ce contexte, joué un rôle secondaire, ce qui comptait, c'étaient les échanges dans la conversation et les loisirs sans limites qu'elle exigeait.

La salonnière, l'hôtesse, est le pivot des sociétés où elle fait autorité. L'influence de ces dames était incontestable, puisque le jeune Jean-Jacques Rousseau lorsqu'il s'établit en 1742 dans la métropole française, reçut cette indication : « À Paris on n'arrive à rien sans les femmes ! ».

Face au principe « patriarcal » de la société de cour, on trouve ici un centre « matriarcal », selon les termes de Nicolaus Sombart.¹

Marie d'Agoult, l'une des salonnières les plus célèbres du XIX^{ème} siècle, avait défini le salon comme la tâche de toute une vie et elle nous dit :

Le salon était l'ambition suprême de la Parisienne, la consolation de sa maturité, la gloire de sa vieillesse. Elle y appliquait toute son intelligence, y sacrifiait tous ses autres goûts, ne se permettait plus, du moment qu'elle en avait conçu le dessein, aucune autre pensée, ni distraction, ni attachement, ni maladie, ni tristesse. Elle n'était plus ni épouse, ni mère, ni amante que secondairement.²

Elles n'étaient dévouées qu'à ses salons qui étaient des espaces de liberté pour la discussion et la communication des idées où la tolérance et l'absence de préjugés sont garantes de cette vie de salon.

Mais si nous remontons encore un siècle en arrière, nous constatons déjà que le XVIII^{ème} siècle fut une période où les hommes se rapprochèrent des femmes comme jamais auparavant puisque Elisabeth Badinter nous dit que :

Tenir salon fut l'activité le plus communément recherchée par les femmes. Signe de liberté puisqu'elles pouvaient recevoir qui elles voulaient, c'était l'occasion de vérifier leur pouvoir et l'intérêt de leur personne. La qualité des invités témoignait de leur pouvoir d'attraction.³

Le salon était donc, désormais, leur sphère d'influence. Mais les salonnières du XVIII^{ème} siècle n'avaient rien de commun avec *Les Précieuses Ridicules* ou avec *Les Femmes Savantes* de Molière. C'étaient des partenaires dans une conver-

¹ Sombart, Nicolaus, *Jugend in Berlin*, Munich, 1984.

² Agoult, Marie de, *Mémoires, Souvenirs, Journaux*, I et II, Paris, Mercure de France, 1990.

³ Badinter, Elisabeth, *Emilie, Emilie ou l'ambition féminine au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Flammarion, 1983, p 34.

sation brillante et légère, qui tournait autour de sujets graves et, de plus, d'inoubliables propagatrices de la mentalité européenne.

À Paris, il y avait d'innombrables salons ; chaque dame d'un certain rang fondait le sien, c'est-à-dire transformait ses soirées mondaines en lieu de rencontre pour discussions intellectuelles et artistiques. Les salonnières étaient les patronnes des lettres, les meneuses de jeux de l'esprit, comme l'ont montré les frères Goncourt dans leur étude sur *La Femme au XVIII^{ème} siècle*.

Visiter les salons les plus célèbres était l'occupation d'une vie. Chaque jour, chaque heure du jour même, était consacrée à un salon précis.

Les dames s'arrachaient les hommes d'esprit, de sorte qu'un va-et-vient culturel ininterrompu caractérisait la vie citadine à Paris.

Melchior Grimm a fort justement remarqué : « Des femmes géniales tiennent salon pour des hommes géniaux ».⁴

Trois éléments font partie intégrante de la culture française à cette époque-là : l'esprit, les salons et aussi la correspondance ou encore les Mémoires. Ces éléments ont atteint tous trois, au siècle des Lumières, un développement extraordinaire.

Un siècle après, elles ouvraient les portes de leur palais non seulement aux gens de lettres, comme elles l'avaient déjà fait au XVIII^{ème} siècle, mais aussi à des savants, à des spécialistes et à des artistes de toute sorte ; le salon littéraire devient un salon de conversation. Toutefois l'appellation « salon littéraire » est encore employée de nos jours, même si l'on n'entend par là aucun phénomène littéraire spécifique mais un centre de discussion intellectuelle, où une certaine prééminence revient à la littérature et à la philosophie.

Au cours du XIX^{ème} siècle, les salons intellectuels engagés, tel que celui de la comtesse d'Agoult, se dessinèrent de plus en plus. Et là, le salon représentait une antichambre des carrières politiques. Généralement, pour une carrière politique dans la France du XIX^{ème} siècle, il fallait la triple combinaison suivante : salon, journal et parti politique. Maupassant allait encore plus loin dans son jugement : pour devenir diplomate il fallait être un beau garçon, fréquenter les salons, savoir bavarder avec les femmes et les séduire.

Ce sont toutes les qualités que possédait Chateaubriand, beau garçon, beau parleur, séduisait les femmes et il était reçu dans les salons les plus importants

⁴ Grimm, Melchior, Correspondance littéraire, Paris, 1813.

du XIX^{ème} siècle : celui de Mme de Staël, de Mme de Genlis, de Mme de Boigne, mais surtout où il trônait, c'était dans celui de Mme de Beaumont et dans celui de Mme Récamier.

Mme de Staël (1766-1817), à la fois célèbre et contestée, a poursuivi l'héritage spirituel du XVIII^{ème} siècle au-delà de la Révolution française en même temps qu'elle ouvrait la voie aux mouvements littéraires et politiques importants du XIX^{ème} siècle. Plus que toute autre salonnière française de son temps, elle incarna la femme éclairée, d'une culture universelle et en même temps hardiment romantique qui, pendant des décennies, tint l'Europe en haleine.

Mme de Staël, fille d'une influente salonnière de l'Ancien Régime, Mme Necker, fut la tempétueuse maîtresse de Benjamin Constant et l'ennemie jurée de Napoléon, de là le rapprochement avec Chateaubriand.

La conscience et l'esprit européen fusionnaient dans sa personne en un amalgame original, toujours provocateur, se définissait, elle-même, en ces termes : « On ne peut pas plus vivre avec moi que sans moi ». ⁵

D'abord en Angleterre, puis en Suisse, dans le château paternel de Coppet, non loin de Genève, qui devint bientôt le centre européen de complots contre le pouvoir et l'hégémonie de Napoléon.

En 1801, elle fut autorisée à regagner Paris. Aussitôt vit le jour un nouveau salon, à vrai dire modeste, rue de Grenelle, où la mégalomanie autocratique de Napoléon et sa trahison de la Révolution étaient impitoyablement attaquées. Le Consul l'apprit et chassa à nouveau du pays la voix dangereuse.

On la trouvait tantôt à Rome, tantôt à Venise où elle noua des relations suivies et prit plaisir à la discussion avec une élite intellectuelle internationale.

Après dix ans d'exil, Mme de Staël, bien qu'elle éprouvât une magnifique horreur de la Suisse, se retira à nouveau dans le château des Necker à Coppet.

Comme la capricieuse salonnière ne pouvait pas s'installer à Paris, puisque pendant vingt-deux ans (de 1792 à 1814, chaque gouvernement français a tenu à l'écart cette intellectuelle querelleuse), Paris vint à elle en Suisse. Le château dans le canton de Vaud devint le salon le plus brillant d'Europe. Mme Récamier, l'amie parisienne tendrement aimée, Auguste de Prusse, Mme Vigée Lebrun, Sismondi, Bonstetten, Henriette, fille de Moïse Mendelssohn, Tieck, Jo-

⁵ Colloque de Coppet : *Mme de Staël et l'Europe*, Paris, 1970.

séph de Maistre, tous y venaient en foule et s'y adonnaient librement à l'écriture, à la peinture et à la conversation.

En 1814, la défaite et l'exil de Napoléon lui permirent enfin d'accourir à Paris. « Mon système, déclara-t-elle en 1816, est toujours en opposition complète avec celui qui est en vogue et mon penchant le plus sincère va à ceux qu'il persécute ».⁶

Un nouveau salon attira toutes les célébrités européennes, tandis qu'elle faisait la navette entre Paris et Coppet. Elle était un « salon ambulante » dont une partie des habitués suivait le mouvement. Wellington, qui ne séjourna que deux jours dans la capitale française, passa naturellement une soirée chez elle, et Lord Byron, sur qui elle écrivit « Il a assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme », se rendit en Suisse, à Coppet. Le grand écrivain et futur ministre des Affaires étrangères François de Chateaubriand fut, lui aussi, souvent un invité de son salon, où il renoua des relations avec Mme Récamier c'est ainsi que l'une des histoires d'amour les plus célèbres de l'histoire universelle connut son début chez Mme de Staël.

A partir de 1817, une paralysie progressive cloua au lit la salonnière, on continua cependant à recevoir et à converser. Lorsqu'elle mourut, le 14 juillet 1817, Chateaubriand, fit cette remarque : « Malgré les défauts de sa nature, elle ajoutera encore un nom à la liste de ceux qu'on ne saurait oublier ».⁷

Mme de Genlis (1746-1830), figure qui transcendait les pays et les époques, elle focalisait les courants mondains et intellectuels de l'Europe entière, ce qui lui donne une importance incontestable.

Félicité Ducrest, future comtesse de Genlis, a vécu sous onze régimes différents et fondé quelque dix salons différents : le premier en 1761, dans un simple appartement à Paris, où elle divertissait ses invités par des concerts. En 1767 elle recevait, en tant que comtesse de Genlis, dans une ambiance féodale de grand style, à la façon de l'Ancien Régime, en 1772, en tant que maîtresse du duc d'Orléans. En 1786, elle avait adopté la manière du salon de conversation des Lumières. En 1802, elle tenta de créer, à l'« Arsenal », le lien entre les hommes de lettres prérévolutionnaires et le nouveau régime. En 1816, eurent sans doute

⁶ Colloque de Coppet : *Mme de Staël et l'Europe*, Paris, 1970.

⁷ Chateaubriand, François-René de, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Flammarion, Ed. du Centenaire, 2^{ème} éd. 1964.

lieu ses dernières réunions. Elle s'efforça toujours, dans des périodes troublées, de jouer le rôle de médiatrice et de maintenir la continuité historique.

Contrairement à ce qui se passait chez d'autres salonniers, Mme de Genlis ne rassemblait pas ses invités aux fins de la conversation, mais pour leur faire admirer son brio. Ses soirées se transformèrent en une mise en scène de sa personne : elle jouait de la harpe, ou bien du théâtre, ou donnait lecture de ses propres œuvres.

Sa préoccupation dominante n'était pas de maintenir son cercle, mais de produire ses divers talents. Ses réceptions, rue de Bellechasse, ressemblaient à une soirée à la Comédie-Française. L'artiste éclipsait entièrement la salonnière, ce qui favorisait son rayonnement mondain.

Félicité de Genlis, tel était son nom se distingua aussi dans le domaine philosophique, c'est ainsi que sa critique de la pensée encyclopédique compte parmi les plus pointues de son temps.

Le duc de Chartres alla jusqu'à faire d'elle la première femme admise dans la loge maçonnique de Paris.

La Révolution interrompit toute forme de réunions culturelles. Et comme les circonstances politiques, étaient devenues insoutenables elle quitta la France, comme Chateaubriand.

Mais lorsque l'intrépide salonnière put enfin regagner Paris en 1800, elle constata avec horreur que les soi-disant salons du Consulat avaient adopté des mœurs «anglo-révolutionnaires» et banni le traditionnel savoir-vivre français. Bonaparte mettait tout en oeuvre pour stimuler le mouvement de la vie mondaine dans la métropole. Et comme il prisait son prestige littéraire, lui octroya un logement à l'« Arsenal », où elle s'empressa d'ouvrir un salon dans le sens traditionnel, celui-ci était toutefois un cercle littéraire intime plutôt qu'un bureau d'esprit.

Elle n'était pas à proprement parler une femme de lettres car une intention à la fois philosophique et didactique parcourt toute son oeuvre, mais son analyse lucide et engagée des problèmes féminins la fit considérer dès son époque, de même que Mme Lambert, comme « une écrivaine féministe » et, pour cette raison, au XIX^{ème} siècle, une certaine Aurore Dupin, alias George Sand, lui témoigna un grand respect.

Chateaubriand, dans ces salons connut d'importantes personnalités. Pour aller plus aisément dans celui de Mme de Beaumont, Chateaubriand avait pris

un logement rue Saint-Honoré, à l'Hôtel d'Estampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg où elle recevait « [...] ses amis et les miens. M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. de Mole, M. Pasquier, M. Chênedollé [...] ».⁸

Tous ces hommes étaient, ou furent très importants dans les lettres ou dans les affaires :

Par exemple, M. le Comte de Molé fut Ministre de la Marine sous Louis XVIII, membre de la Chambre des Pairs, Ministre des Affaires Etrangères sous Louis-Philippe et président du Conseil, Député de la Gironde aux Deux Assemblées de la Seconde République ; membre de l'Académie Française en 1840.⁹

C'est dans ces Salons aussi que Chateaubriand connut beaucoup de femmes : « Mme de Hocquart et Mme de Vintimille venaient à la réunion de la rue Neuve du Luxembourg ».¹⁰ Dans ces salons on parlait de tout, politique, littérature. Ainsi : « Mme Récamier réunissait chez elle, à Paris, tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les parties opprimés ».¹¹ Bonaparte ne pouvait souffrir aucun succès, même celui d'une femme, et il disait : « Depuis quand le Conseil se tient-il chez Mme Récamier ? ».¹²

Mme Récamier était l'une des plus illustres salonnières de cette époque, parce qu'elle était entourée d'une légende et qu'elle avait une personnalité diverse. Lorsque Récamier régla en 1798 l'achat d'une maison pour M. Necker, la jeune femme fit la connaissance de Mme de Staël. Toutes deux devinrent bientôt inséparables et, un an après, Juliette ouvrait elle aussi un salon.

Contrairement à celui de son amie, le salon de Mme Récamier qui, grâce à son aménité et à sa beauté d'un charme énigmatique, attirait les visiteurs les plus illustres, demeura toujours neutre tant sur le plan politique que littéraire. Un tempérament réservé, presque froid, était le propre de l'hôtesse, qui représentait ainsi exactement le contraire de la passionnée et aisément inflammable Louise Germaine de Staël. Le salon de Mme Récamier était un asile des beaux esprits (Sainte-Beuve), un sanctuaire de la littérature européenne qui, en marge des cercles qui mettaient l'accent sur la politique, s'est frayé son propre chemin,

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 10.

¹² *Ibid.*, p. 10. Consultez aussi : Tulard, Jean, *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987.

romantique et artistique. Ses dons de salonnière furent également caractérisés avec justesse par Sainte-Beuve: « Elle savait charmer en écoutant ».¹³

L'un des admirateurs les plus fervents de Juliette était Auguste de Prusse, neveu de Frédéric le Grand. Elle possédait, comme l'avait formulé Sainte Beuve, la « coquetterie d'un ange ». Lucien Bonaparte, frère de Napoléon, fut le premier personnage « historique » à se prendre de passion pour elle. Benjamin Constant, le compagnon de Mme de Staël succomba également à son charme et devint l'un des principaux soutiens de son salon.

Après la mort de son mari et plusieurs voyages dans diverses métropoles européennes, Juliette Récamier s'installa, en 1819, dans l'ancien couvent « l'Abbaye-aux-Bois », au cœur du sixième arrondissement. Elle y fonda un second salon. L'âme de ce microcosme de l'esprit fut Chateaubriand. Un amour d'abord impétueux, pas toujours heureux, le liait à Mme Récamier, qui l'entraîna plus d'une fois au loin. En 1823, elle ouvrit un salon, à Rome, Piazza di Spagna, peu après un autre à Florence. Quelques uns des habitués parisiens la suivirent fidèlement. Cependant, lorsqu'en 1824 Chateaubriand fut démis de ses fonctions de ministre des Affaires Étrangères, elle le rejoignit en toute hâte à Paris.

C'est dans son Salon de l'Abbaye-aux-Bois que Mme Récamier et Chateaubriand, avec un groupe réduit d'amis, lisaient les pages *des Mémoires d'Outre-Tombe*. « Dans ce salon eurent lieu, à partir de 1834, les lectures fragmentaires des M.O.T. ».¹⁴ Ce salon bleu de Mme Récamier fut donc le théâtre des M.O.T. ; point de presse, il était « [...] assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentit fier d'être au cercle des préférés ».¹⁵ Douze à quinze conviés seulement faisaient les spectateurs, choisis « dans les deux opinions littéraires avec des goûts et des esprits différents ».¹⁶

Ils devaient être à la fois des juges impartiaux et des émissaires de renommée, on leur avait demandé de la discrétion, non le silence. On connaît, à peu près la liste de ces privilégiés :

– Sosthène de la Rochefoucauld, Le Duc de Noailles, Adrien de Montmorency Laval, qui représentaient l'Orthodoxie Carlisle.

¹³ Sainte-Beuve, Charles, *Causeries du Lundi*, Paris, 1857-1862, volume II.

¹⁴ Chateaubriand, François-René de, *Op. cit.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 14.

¹⁶ *Ibid.*, p. 14.

- L'abbé Gerbet, qui représentait le catholicisme audacieux de Lamennais.
- Léonce de Lavergne, directeur de *La Revue du Midi*. Par lui, l'écho des lectures résonnait dans les journaux de province.
- Deux femmes de lettres qui se chargeraient de les propager à travers les salons parisiens : Mme Tastu et Mme Dupin.

Ces rares assistants, assis en demi-cercle, devant la cheminée, contemplaient les acteurs du drame, Chateaubriand et Mme Récamier; Ballanche un peu à l'écart, confident taciturne; Charles Lenormand et Jean-Jacques Ampère, familier de la maison.

Le poète Lamartine a comparé le salon de Mme Récamier à une monarchie. Les dames étaient disposées en cercle, les messieurs circulaient de groupe de conversation en groupe de conversation. Le célèbre divan Récamier n'avait pas encore trouvé son emploi dans ce milieu. Outre la harpe et le piano, un portrait de Louise-Germaine de Staël par Gérard ornait le salon plutôt modeste, que fréquentèrent également Balzac et Stendhal. Parfois on faisait de la musique mais, le plus souvent, on lisait des textes non encore publiés, à part ceux de Chateaubriand, ceux de J.-J. Ampère et de la poétesse Delphine Gay.

Cependant, le salon devint petit à petit une chapelle, car Juliette mettait tout au service de Chateaubriand. Elle-même copiait ses manuscrits, en particulier ses *Mémoires* dont un chapitre lui est consacré. Son dévouement à l'Enchanteur était sans limites, mais non dépourvu d'une ironie lucide. « C'est peut-être le piquant de la nouveauté : les autres se sont occupés de moi, et lui exige que je ne m'occupe que de lui... ».¹⁷

Dans les années où Chateaubriand occupa la fonction d'ambassadeur à Berlin et à Londres, Juliette Récamier avait rivalisé avec la duchesse de Duras, autre femme aimée de l'écrivain depuis des années, pour les faveurs de celui qu'elles adoraient. Avec l'aide de la duchesse, qui tenait également un salon, dans lequel des traditions aristocratiques se conjugaient habilement avec des idées politiques modernes, le poète atteignit le sommet du pouvoir politique. En revanche, Juliette mit en scène les lectures et les célébrations de son poète qu'elle accompagna jusqu'à la mort.

¹⁷ Récamier, Juliette, *Souvenirs et Correspondance*, Paris, Éd. Mme Lenormant, 5^{ème} éd, Calmann Lévy, 1876.

Chateaubriand assistait aux réunions qui se tenaient aux salons, même à l'étranger, ainsi nous le voyons à Venise.

Au XVIII^{ème} Siècle on admirait surtout ces déesses dans leurs temples, les salons de leurs palais; là, presque chaque soir, après le théâtre et bien après minuit, elles tiennent des « conversazionni » recherchées ; et on s'acharne pour être présenté dans ces cercles illustres, si célèbres dans toute l'Europe ; dont les plus importants étaient ceux de Mme Renier-Michielli, de la Comtesse Benzoni et de Mme Albrizzi. Mais avec la chute de la République, tout change ; c'est dans ces Salons que les femmes aimables qui continuent d'y régner s'efforcent d'empêcher que le temps ne les accable. Elles s'efforcent, tant qu'elles le peuvent, de maintenir l'âme frivole et charmante de ce XVIII^{ème} siècle vénitien qui fut l'enchantement d'un monde aboli.

C'est cette âme charmante et frivole que Chateaubriand allait retrouver dans les vastes palais, encore animés d'un peu de mouvement.

Mme Rénier Michielli (1755-1823) fut peut-être la dernière grande Vénitienne de style et de tons tout à fait purs. Elle recevait dans son «casino» de la «Corte Contarina à San Mosé», et plusieurs soirs par semaine elle rassemblait l'élite des arts et des lettres avec celle du patriciat.

Mme Albrizzi (1759-1836). Celle que Byron avait surnommée, «La Staël de Venise». Presque chaque soir, après l'heure du théâtre, les gondoles promenaient leur animation jusqu'au quartier St. Moïse, devant le palais où régnait «la sage Isabelle ». Elle rassemblait autour d'elle des esprits d'élite. Mais en 1833 quand Chateaubriand arriva dans son Salon, il vit en elle : « [...] une vieille dame fort aimable, à visage d'animation ».

C'était normal, car elle avait soixante-quatorze ans. Son salon était très célèbre et le demeura jusqu'à sa mort, mais Chateaubriand s'était ennuyé au Salon Doctoral de l'illustre Mme Albrizzi.

L'autre Salon Vénitien qu'il va visiter est celui de l'héroïne de la « Biondina in Gondoletta », fameuse romance qui était chantée dans tous les Salons d'Europe, Mme Benzoni. « Les conversations » agrémentées de musique, furent fréquentées par les mêmes hôtes célèbres qu'on voyait chez Mme Albrizzi. Elle était peu cultivée et de mœurs faciles, mais elle régnait sur un salon fort agréable, au palais de San Benedetto. Du premier coup d'œil Chateaubriand vit tant d'années sur son hôtesse, elle avait en 1833, soixante-seize ans, mais il reconnut aussi sa grâce car elle n'avait rien perdu de ses vivacités ni de ses fièvres.

Le salon littéraire appartient définitivement au passé. Partant d'un système féodal, il a préfiguré l'ouverture vers la société bourgeoise intellectuelle et l'a, en partie, amorcée. Plus que toute autre forme de société, il a transmis la tradition et l'esprit de la République des Lettres et, sur le plan féminin, l'a transformée de façon originale puisque « le théâtre d'une répétition générale de l'émancipation de la femme ».¹⁸

Dans cette enclave des grands esprits et des talents artistiques, les salonnières ont créé quelque chose d'impérissable : l'art de vivre.

Je finirai avec la remarque d'une autre salonnière Delphine de Girardin et amie intime de Chateaubriand : « Un salon doit être comme un jardin anglais, désordonné en apparence, mais, loin d'être dû au hasard, ce désordre est l'art le plus élevé, le plus sublime ».¹⁹

¹⁸ Wilhelmy, Petra, *Der berliner Salon im 19. Jahrhundert, 1780-1914*, Berlin-New-York, 1989.

¹⁹ Girardin, Mme de, *Lettres Parisiennes du Vicomte de Launay*, Paris, Mercure de France, 1986.